**Massimo D’Azeglio, *Epistolario (1819-1866)*, vol. 8
(4 novembre 1852-29 décembre 1856)**

Laura Fournier-Finocchiaro

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/1270>
DOI : 10.4000/transalpina.1270
ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2015
Pagination : 209-212
ISBN : 978-2-84133-738-5
ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Laura Fournier-Finocchiaro, « Massimo D’Azeglio, *Epistolario (1819-1866)*, vol. 8 (4 novembre 1852-29 décembre 1856) », *Transalpina* [En ligne], 18 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2021, consulté le 19 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/1270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.1270>

« car en même temps que la politique est de moins en moins une affaire de famille, elle est de plus en plus une affaire de métier » (p. 290). La question des générations apparaît en somme comme une catégorie pertinente pour penser à nouveaux frais le caractère inédit de l'art de gouverner qui s'impose à Florence avec les guerres d'Italie, et dont Machiavel et Guichardin ne seraient en définitive que des représentants parmi d'autres.

Tout en s'adressant aux spécialistes de la politique florentine des XV^e-XVI^e siècles, comme en témoignent l'abondance des notes et la richesse des informations historiques que l'auteur mobilise, le livre n'en demeure pas moins un instrument précieux pour les lecteurs désireux de s'initier à l'histoire de Florence. Non seulement chaque chapitre retrace en introduction le contexte historique et politique de la cité, mais l'ouvrage se clôt sur une abondante bibliographie ainsi que sur des annexes présentant une chronologie essentielle, une liste raisonnée des institutions florentines, les profils biographiques des principaux acteurs, sans oublier un glossaire destiné à expliciter les concepts ayant trait à l'organisation politique et sociale de la cité. Ainsi, si le livre de Cécile Terreaux-Scotto répond aux exigences universitaires grâce à la proposition d'une thèse originale que l'auteur approfondit avec rigueur et imagination, il se présente par ailleurs comme un outil particulièrement utile pour l'enseignement de l'histoire florentine.

Hélène SOLDINI

Massimo D'Azeglio, *Epistolario (1819-1866)*, vol. 8 (4 novembre 1852-29 décembre 1856), Georges Virlogeux (éd.), Turin, Centro Studi Piemontesi, 2013, 650 p.

Huitième tome de la correspondance de Massimo D'Azeglio, ce volume réunit 504 lettres rédigées en italien, en français et parfois en piémontais, sur une période de quatre ans, qui correspond à un moment de liberté politique partielle retrouvée après la chute de son ministère. Si les lettres répercutent les grands événements politiques du royaume de Savoie, comme l'intervention du Piémont en Crimée et les combats en faveur de la laïcisation de l'État, le volume laisse une large place à la vie privée de Massimo et nous donne à voir un D'Azeglio intime. Sa correspondance illustre ainsi en détail ses problèmes de santé, ses amitiés ponctuées de décès, ses déplacements et ses installations, en particulier l'achat et l'aménagement de sa villa de Cannero sur le Lac Majeur (« *la mia Cartagine* », p. 423), et enfin ses rapports avec sa fille Rina, dont il explicite avec moult détails les problèmes conjugaux. On ne peut que saluer l'infinie patience de Georges Virlogeux qui a savamment rassemblé et ordonné tout ce matériel, l'a présenté et

illustré d'une multitude de notes d'explication et d'éclaircissement. Le volume offre également un précieux index des tableaux de D'Azeglio cités dans le volume et un résumé (*Regesto delle lettere*) de 125 lettres de différents correspondants envoyées à D'Azeglio.

La période couverte par le huitième volume s'ouvre sur la chute du ministère de D'Azeglio en novembre 1852. Massimo accueille sa « libération » avec joie, après son expérience au gouvernement qu'il qualifie de « *tre anni e mezzo di lavori forzati* » (p. 11), mais il ne s'éloigne jamais trop de la vie politique, puisqu'il retrouve son siège de député (avant d'être nommé sénateur en octobre 1853) qui l'oblige à revenir régulièrement à Turin, et il participe activement aux débats et batailles politiques qui se jouent dans les chambres, frôlant le retour au gouvernement début 1855. Dès sa mise à pied, Massimo accepte l'invitation du sculpteur Carlo Marochetti à Londres, où il restera de fin février 1853 à mi-juin 1853, non seulement pour les gains économiques qu'il espère de la vente de ses tableaux, mais aussi pour préparer ses futurs emplois diplomatiques. Lors de son voyage, que lui-même qualifie de « *politico-pittorico-economico* » (p. 29), sa correspondance permet de saisir au plus près sa vision du monde anglais, qui oscille entre l'anglophilie et la méfiance vis-à-vis des Anglais, explicite dans sa lettre à Cavour : « *più vedo sento e parlo, più mi cresce il dubbio che, quand'anche il Piemonte fosse invaso, questo governo potesse star a vedere, e non far nulla per opporsi* » (p. 58). On découvre D'Azeglio heureux de reprendre la peinture, qui comme l'explique G. Virlogeux n'est « ni un hobby ni un passe-temps mais la réappropriation de son identité professionnelle, existentielle et économique » (p. XII-XIII). Massimo, qui réalise près de cinquante tableaux pendant les quatre ans couverts par le volume, se considère comme un artiste prêté à la politique et aime se surnommer « le Cincinnatus du chevalet » (p. 13). On ne peut qu'être d'accord lorsque G. Virlogeux regrette l'absence d'études sur la réception des tableaux de D'Azeglio en Angleterre, dont le style était très éloigné des peintures du très apprécié William Turner, qui venait de décéder au sommet de sa gloire.

De retour en Italie, D'Azeglio commence à suivre la « question d'Orient », c'est-à-dire le déclenchement de la guerre de Crimée (octobre 1853-mars 1856). À partir de l'été 1854 s'ajoute aux préoccupations politiques de Massimo la défense de la laïcisation et de la sécularisation du royaume du Piémont, notamment à l'occasion du vote de la loi sur les prêches des prêtres. Il prend part à la bataille en faveur de la suppression des congrégations religieuses (la « loi sur les couvents »), qui lui vaut les critiques des conservateurs et les attaques de la curie. D'Azeglio soutient le choix du gouvernement, n'hésitant pas à écrire dans un style très direct au roi Victor Emmanuel, suite à la démission de Cavour et au risque d'ingérence

cléricale dans la vie du Piémont : « *Un intrigo di frati è riuscito in un giorno a distruggere l'opera del suo regno [...]. Il Piemonte soffre tutto, ma d'essere messo di nuovo sotto il giogo pretino, no perdio* » (p. 274). De même, Massimo donne tout son appui à la participation du Piémont à la guerre de Crimée, qu'il justifie toujours de la même façon à ses différents correspondants : « ce n'est pas pour faire une spéculation de bourse que nous nous engageons dans la guerre actuelle, mais bien parce que la politique traditionnelle du Piémont et de la maison de Savoie est de prendre part à tout ce qui se fait d'important en Europe » (p. 253). Il développe dans ses lettres son credo politique, le « *galantomismo* », c'est-à-dire « *fede ai trattati* » (p. 245). Il suit de près les préparatifs de ce qu'il nomme le « voyage en Colchide » (p. 265), se montrant inquiet pour son ami Vincenzo Ricasoli parti sur le front et exultant pour la victoire franco-piémontaise lors de la bataille de la Tchernaiä.

En novembre 1855, D'Azeglio accompagne le roi du Piémont à Paris et à Londres, acceptant de voyager avec Cavour. Il faut souligner ici l'effet comique produit par la lecture croisée des lettres de D'Azeglio et des commentaires de sa belle-sœur Costanza rapportés en note par G. Virlogeux. Par exemple, alors qu'il écrit solennellement à sa femme « la France étonnée *vedrà i due rivali entrare insieme dandosi la mano* », Costanza commente : « Je ne sais comment Max a continué à vouloir être de ce voyage, car décidément on ne s'en souciait pas. Il fait tellement de l'opposition et ses idées sont devenues si rétrogrades que l'on redoutait qu'il ne manigançât quelque chose à Paris si on le laissait seul [...] auprès du roi. C'est ce qui a engagé Camille à être de la partie » (p. 364). On lit également de très belles images sous la plume de D'Azeglio qui raconte ses déboires quant à son éventuelle participation aux conférences de paix : « *Pensa, io povr cagnett in mezzo a quei bull dogues, mentre tutti sono ai piedi dell'Austria!* » (p. 383), puis lorsqu'il exprime sa vive réaction quand il apprend que l'envoyé sarde ne sera pas systématiquement présent à tous les débats. Au final, le gouvernement piémontais sera représenté par Cavour, qui ne tiendra même pas compte du mémorandum rédigé par D'Azeglio, jugé par son rival d'une longueur démesurée avec l'inconvénient de ne pas arriver à des conclusions nettes et précises.

On retrouve le caractère bien trempé de D'Azeglio dans ses échanges épistolaires avec le directeur du journal *Il Cronista*, Giuseppe Torelli, que G. Virlogeux a réussi à rétablir dans son intégralité (8 lettres sont ici inédites sur les 13 publiées) en corrigeant au passage les erreurs des éditeurs précédents. Massimo, qui avait envoyé au journal son récit *Il sor Checco Tozzi e la sua famiglia*, prélude et voire même « embrayeur » au texte des *Ricordi*, s'emporte pour les interventions opérées sur son texte, notamment

la censure de sa *Pasquinata* : « *Matri magna / Filia grata e Pasquino pronto disse subito, non ci sarà bisogno d'iscrizione, già si sapeva: la madre magna / E la figlia si gratta* ». La réaction de Massimo donne lieu à des passages d'une grande comicité, notamment lorsqu'il est forcé de céder : « *ritiro la domanda d'errata, e ognuno rimarrà padrone di far grattare la sua rispettiva figlia secondo le proprie opinioni* » (p. 446).

Au final, ce volume ainsi que l'ensemble déjà publié de la correspondance de Massimo D'Azeglio nous restituent toute la richesse de la personnalité et la physionomie réelle de cet illustre homme d'État du Risorgimento, du grand peintre et de l'homme d'esprit sachant manier sincérité et ironie.

Laura FOURNIER-FINOCCHIARO

Carla Chiummo, *Guida alla lettura di « Myricae » di Pascoli*, Rome – Bari, Laterza, 2014, 202 p.

En six chapitres très denses, tous complétés par une bibliographie critique raisonnée, cette étude minutieuse et rigoureuse retrace et analyse la genèse et la structure, les thèmes et les figures, la langue et le style de *Myricae*. La première édition (1892) a été le résultat d'un processus de sédimentation commencé en 1877 avec *Rio Salto*, qui se poursuit avec des souvenirs d'enfance (*Romagna, Il fonte, Il bosco...*), les madrigaux de 1890, un petit recueil déjà intitulé *Myricae* (1891) ; puis, au fil des éditions successives (le tableau complet se trouve p. 65-73), le recueil s'enrichit jusqu'à atteindre en 1905 le nombre définitif de 156 compositions, regroupées en dix sections thématiques et en cycles. Il prend la forme d'un *canzoniere* moderne, à la fois « *frammentistico* » et « *narrativo* », qui privilégie, comme le dit son titre, des thèmes « humbles » comme la nature champêtre et un univers sans éclat, chanté par une poésie simple qui rejette la rhétorique et chérit les formes mineures ou délaissées de la métrique italienne. D'autres figures récurrentes sont le « nid » (la « *casa di mia gente* » détruite puis reconstruite avec Ida et Maria), l'orphelin délaissé et le pèlerin en exil, le poète ancien et moderne, enfin la « *reginella* », petite reine du foyer active et joyeuse dans laquelle on devine Ida, la sœur cadette dont le mariage sera vécu par Pascoli comme un nouvel abandon tragique.

Carla Chiummo rappelle d'abord le parcours existentiel et littéraire de Pascoli. *Myricae* est le premier de ses recueils, mais il n'est pas pour autant une œuvre de jeunesse (à sa parution le poète a quarante ans) ; la poésie qui y est recueillie est le fruit d'un long apprentissage. L'héritage carduccien est encore très présent dans l'évocation des paysages, de la Romagne à la Toscane ; mais à la différence de Carducci (et du D'Annunzio de *Maia* et